

Mario Laframboise
6 mai 2016

Présentation : Texte écrit après avoir rencontré un inconnu dans la forêt, à Malartic.

Rencontre avec un inconnu

Dans un camping pas habité, je m'aventure sur un chemin éloigné. L'envie de voir là où l'homme est jamais allé, voir la nature sauvage comme je l'ai jamais vu. Je me faufile entre les arbres, pis c'est là que je te vois, danser contre le vent. Célébrant tout seul dans ton coin.

Allô ?
Mais pas de réponse.

Tu me donnes pas l'impression d'être quelqu'un en état de m'écouter, mais je pense que je vas te parler pareil. J'ai pas l'impression que tu vas me répondre, mais je vas attendre ici quand même. Ça m'arrive, des fois, d'avoir peur. D'avoir peur de disparaître dans un monde immense où on pense la vie pas plus loin que le fleuve pis le sommet du Mont-Royal. Pas plus loin, même, que le tapis à l'entrée de mon appart. Je me sens seul des fois, pis j'y prends goût. Même si je sais ben que c'est mieux de pas se laisser tenter trop longtemps. La solitude, c'est bien une fois de temps en temps, mais c'est pas un but en soi que je me répète. Faque je te regarde, je te fixe, ici, entre deux arbres. Y a rien que toi pis moi. Je suis correct. Je suis pas seul. Ça va bien.

Je te regarde pis j'essaye d'oublier la tremblote qui me pogne par les jambes. Je viens pas du coin, je me suis perdu. J'ai rencontré ben du monde sympathique depuis que je suis arrivé. Mais t'es le seul qui me semble encore inconnu. Je pensais pas te trouver ici, j'aurais préféré te manquer. C't un drôle de rendez-vous.

Je te dis allô, mais pas de réponse. Aurais-tu besoin d'aide, mais toujours rien. T'es comme sourd, on dirait.

Dans le milieu du bois, je suis là, pis y a pas un bruit. Y a rien que toi pis moi, je te regarde, mais tu me vois pas. Tu me vois-tu ? Je penserais pas. Tu me fais dos, sans bouger, en silence. Tu danses pas, c'est pas vrai. À quoi tu penses ?

Allô ? Mais pas de réponse.
Allô ? Pis pas de réponse.
Allô. Une troisième fois.

Entre deux coups de pic-bois, le temps s'est arrêté, l'espace s'est rétréci. Le silence de la forêt. Le vent a figé sur place, pis le petit homme qui est devant toi avoue avoir oublié sur

quelle terre y a atterri. Un homme sage m'a dit un jour, on s'approprie pas son histoire, ni son territoire, on y appartient tout simplement. Je te regarde là, sans bouger. Y est trop tard pour courir, je t'ai déjà vu, je peux pas le nier. Y est trop tard pour courir pis je constate qu'effectivement, mes jambes sont prises là. Figées sur place. J'appartiens aux feuilles mortes en dessous de mes pieds.

Je viens pas d'ici, mais oui, un peu en même temps. C'est la première fois que je passe dans le coin. J'habite la terre du mieux que je peux. Ici, la foule nous accueille avec des serviettes déjà prêtes dans salle de bain pis du café dans bouche le matin. C't assez cool. On est bien. Je me sens comme chez moi. Pis toi ? Chez toi, c'est où, dis-moi donc ?

Tu m'entends-tu quand je te parle ? Même si t'es dos à moi, sens-tu la peur qui tremble dans mes mains ? On m'a dit qu'en Abitibi, on rencontrait souvent des orignaux. Y a des animaux dans le bois, mais j'en ai pas tellement vu pour être sincère. La seule affaire qui ressemble à un panache que j'ai croisé, c't un restant d'arbre mort sur le Mont Kékéko. La seule affaire qui ressemble à une bête sauvage que j'ai vu ici, c'est moi, tout seul dans le bois. Dans le milieu des arbres, comme ça, ici, en te regardant, je me surprends me transformer en bête sauvage. J'entends un grognement au fond, à l'intérieur de moi, pis je vois mes mains se transformer en chiens enragés. Elles ont plus de colère que moi, on dirait. Je vois juste mon cœur tout bleu à cause de la peur. J'essaye de me convaincre que je suis un monstre invincible, mais mes bras savent pus où aller, je le sais pas où me mettre.

Fuck, dis quelque chose, je peux pas tenir là, comme ça, à l'infini. Je te connais pas, mais tu pourrais au moins me parler. N'importe quoi.

Je regarde par-là, une bicyclette.

Je regarde par-là, un sac à dos, cannettes vides pis un paquet de cigarette.

Je regarde à gauche, un peu plus.

Qu'est-ce tu fais là, inconnu ? T'as un capuchon sur la tête, tu bouges pas, tu me fais dos. Pis quand je te parle, tu me réponds pas. Ici, c'est Malartic. Je connais pas le coin encore, je viens juste d'arriver. Je regarde tes pieds, cachés dans tes souliers. T'es drôlement plié, j'ai jamais vu ça. As-tu besoin d'aide ? Je penserais pas.

Allô, mais toujours, pas de réponse. Je reste là, sans bouger.

T'es le seul inconnu que j'ai pas osé regarder en plein visage. T'es le seul inconnu ici que j'ai pas osé demander d'où tu viens. Le seul inconnu qui est resté un étranger. Juste avant toi, j'ai vu des gens à Kitcisakik. J'ai vu la misère, des déchets, des chiens errants, pis une outarde morte sur le plancher d'une cuisine. Je vas voir les citoyens de Malartic poser des questions à une grande entreprise minière sur le projet d'élargissement de la mine pis du détournement de la 117. Je vas voir des gens s'inquiéter pour leur avenir. On va leur promettre dix ans de prospérité, dix ans seulement, mais ça fait au moins ça, un petit temps pour arrêter de s'inquiéter. Je vas voir d'autre monde, un peu plus loin, avoir peur

de la solitude, de l'enfermement pis de l'éloignement. « Venez donc nous voir, on mord pas, on est gentils. » C'est vrai. Le monde est fin.

Je vais penser à toi, j'aurai pas le choix, à toutes les fois qu'on va me dire, qu'ici, en Abitibi, y a pas de problème. Je penserai pas à toi quand on va me dire qu'ici, c'est ben beau pis que le monde est accueillant. Y pas de doutes là-dessus, c'est vrai. Je lève mon verre à tous ceux que j'ai croisé dans mon voyage. Je reviendrai les voir, c'est certain. Mais je vas penser à toi, j'aurai pas le choix, à toutes les fois que quelqu'un, entre deux verres sur le coin d'une table, va m'avouer d'avoir peur dans le fond, de disparaître.

Le monde est pas un conte de fée. Non, le monde est pas un conte de fée où les originaux te font des câlins. Une claque dans face, pis un sceau d'eau en passant. Ça fait pas de mal à personne d'avoir le cœur qui bat une fois de temps en temps. C'est en allant là où l'homme est jamais allé qu'on le croise parfois bien différent. Qu'on croise la bête à l'intérieur de nous, pis qu'on croise celui qui avait oublié comment crier.

Une dernière fois. Un peu plus fort.
Je te dis allô en guise d'au revoir.